

Les premiers romans, oeuvres de tous les âges

Laurent Laplante

Numéro 101, hiver 2005–2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19132ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (2005). Les premiers romans, oeuvres de tous les âges. *Nuit blanche*, (101), 34–37.

Les premiers romans, œuvres

Par
Laurent Laplante

Oser un premier roman n'est pas le privilège ou le mérite de la seule jeunesse. Tel auteur plonge tôt, tel autre tâte d'abord de la nouvelle ou du récit, tel autre encore attend l'âge mûr, parfois même la fin de carrière. Il arrive que le premier roman ne garantisse rien, mais il est parfois si achevé qu'on le reçoit comme un éblouissement.

Coups d'essai ou de maître ?



Benoît Bouthillette
LA TRACE DE L'ESCARGOT
(Prix Saint-Pacôme 2005)

JCL, Chicoutimi, 2005,
366 p. ; 19,95 \$

Que la haine meurtrière puisse traverser le temps, la littérature le sait.

Même constat à propos de l'acharnement du policier à écarter une vieille énigme. On sait aussi, et *Batman* le rappelle, que tel détraqué aimera humilier le rival policier en lui proposant des charades opaques. Pour renouveler le face-à-face entre deux ténacités frottées de littérature et de beaux-arts, il faudra de la culture, une écriture précise et structurée, une imagination nourrie par la curiosité et l'audace. Et il faudra du souffle et encore du souffle. Si, en effet, le récit de Benoît Bouthillette se bornait à lancer l'inspecteur Benjamin Sioui à l'assaut de mystères sanglants inspirés de Francis Bacon, on aurait droit, certes, à un excellent roman policier, mais pas à une authentique tempête littéraire. Car c'est ce dont il s'agit. L'écriture de Bouthillette est mouvement, emportement, incantation, tsunami, pour recourir à un terme intégré au vocabulaire branché. Ouvrez les voiles !

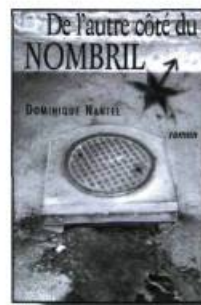


Dominique Martin
L'OISEAU-TEMPÊTE
JCL, Chicoutimi, 2004,
144 p. ; 17,95 \$

Troublant symbole que celui de l'oiseau qui se heurte à la vitre dont la transparence le trompe. Peut-être

Gabrielle est-elle sa réplique lorsqu'elle cherche auprès d'un couple d'homosexuels une autre forme de liberté et de

détente. Que craindre d'eux, en effet ? À sa surprise, l'amitié se transforme en relations faites, pour une part, de désarroi et d'inquiétude et, pour une autre part, d'amour et de dépendance. L'écriture de Dominique Martin, fluide et racée, contribue à établir d'abord l'image d'une femme intelligente, organisée, passablement autonome, puis à nuancer ce profil, à le modifier, à le lézarder. L'auteure résiste à la tentation du freudisme facile, mais Boris est plus instable que nécessaire et Marc n'approche la femme que s'il peut lui refuser l'égalité. Comme l'oiseau victime d'une illusion, Gabrielle tirera du choc contre une transparence trompeuse une lucidité nouvelle. Nuancé et bien écrit.



Dominique Nantel
DE L'AUTRE CÔTÉ DU NOMBRI
Lancôt, Outremont,
2004, 165 p. ; 16,95 \$

À peine se sait-elle enceinte que Charlotte s'emploie à renseigner par écrit le petit être qui

vient. Elle lui présente ceux et celles qui meublent les environs : la grand-mère, le grand-père, la pseudo-jumelle, le petit Bolivien intégré à la famille par voie d'adoption... De la famille, on passe à la rue et aux édifices voisins. Voici la professeure qui arrondit ses fins de mois grâce à des textes qui ont peu à voir avec l'enseignement, voilà le voyeur dont le regard épie et enregistre, voilà le détective privé que le voyeur a embauché et qui suivra Charlotte... jusque dans son lit et jusqu'à la paternité. L'humour surgit de partout, les apparences, toujours trompeuses, finissent par passer aux aveux, une fluctuante communauté révèle des liens inattendus. L'enfant à naître, s'il assimile cette fascinante initiation, commencera son parcours de petit vivant avec un beau bagage.

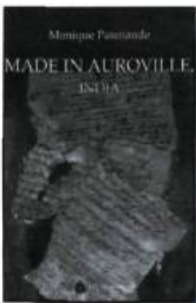
de tous les âges



Nathalie Loignon
LA CORDE
À DANSER
La courte échelle,
Montréal, 2004,
157 p. ; 19,95 \$

Livre riche, dense, brillant. Un talent se confirme dès les premières pages, celui d'une auteure immensément douée et d'une sensibilité rare à l'égard de l'enfance. Même le désordre méticuleux dans lequel se présentent les souvenirs de la fillette mise en scène témoigne de cette attention. Autant que le quotidien de la jeune vie, les drames qui le jalonnent crient, saignent, marquent à jamais. L'unique visite du père est revue, imaginée, multipliée mentalement. Les bêtes qui auraient pu consoler sont chassées par un grand-père qu'un accident de ferme a rendu hargneux. L'indicible cruauté des enfants transforme les jeux et les apprentissages en traumatismes. La nuit elle-même ne sait plus si elle se présente comme un refuge ou comme une autre solitude. Nathalie Loignon écrit comme on aime, c'est-à-dire en regardant l'autre pour lire dans ses yeux le mot approprié. Elle pousse le respect de l'enfant jusqu'à lui parler, cette fois encore, des rendez-vous incontournables que sont l'enfermement et la mort.

En route vers soi



Monique Patenaude
MADE IN
AUROVILLE, INDIA
Triptyque, Montréal,
2004, 218 p. ; 18 \$

Pourquoi quitter le familial et s'immerger dans l'Inde impénétrable et son yoga ? L'auteure lance et relance la question à son héroïne, sans prétendre jamais la vider. Humblement, avec une sérénité crois-

sante, elle tient les deux bouts de la chaîne : oui, elle est brisée par la vie qu'impose la communauté d'Auroville ; non, elle ne retournera pas à « l'impression d'absence » qui l'habitait à Montréal. Alternative cadennassée contre laquelle il n'est d'échappatoire que dans l'apaisement, l'acceptation, les changements intérieurs les plus imperceptibles et les plus fondamentaux. Roman ? Oui, car une femme doute, explore, souffre, se transforme. Essai ? Oui aussi, car Auroville, que sa fondatrice voulait dégager des mesquineries de la propriété privée, affronte les problèmes politiques, sociaux, humains... Ignorer ces dimensions aurait été réducteur ; les intégrer à une trame romanesque constituait un défi supplémentaire. Défi relevé.



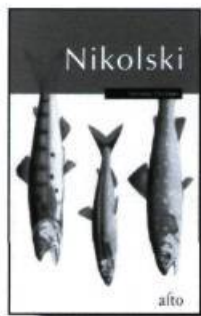
Stéfani Meunier
L'ÉTRANGÈRE
Boréal, Montréal, 2005,
157 p. ; 19,95 \$

Étrangère à tout, à tous et aussi à elle-même, elle ne s'apparente qu'à la musique. C'est la seule vie dont elle entende le battement. Aux bars, elle demande les rencontres à éclipse, l'engourdissement de l'alcool et... la musique. Quand apparaît le vieux musicien, quelque chose s'éveille. Il lui offre son amitié, ses confidences. À deux, ils écrivent les paroles d'une chanson. En faut-il davantage pour que cette *fillette d'immigrant* concilie son nomadisme avec l'insertion dans un temps et un lieu ? « Je n'ai pas vraiment de pays, écrit-elle, je suis une étrangère avec des racines de plus en plus profondes ». Le titre est juste, le ton respire l'honnêteté, l'écriture est une musique.



Robert Maltais
LES LARMES D'ADAM
Québec Amérique,
Montréal, 2004,
189 p. ; 19,95 \$

« J'ai dit que vous ne croyiez pas en Dieu. Pas que Dieu ne croyait pas en vous. » Peut-être la clé de ce fascinant récit se cache-t-elle dans cette distinction. Dom Gilbert, qui fut Gilbert Fortin pendant sa vie québécoise, devient père abbé du monastère de La Ferté : nul ne sait d'où il vient, nul ne soupçonne son agnosticisme. Il a si fidèlement imité la piété qu'on le pense fervent, sage, croyant. Quand la mort s'approche et qu'une présence féminine le trouble, ce n'est pourtant pas vers un ciel vide qu'il lève les yeux. N'est-il pas ramené à la vie grâce au miracle accompli par un novice fervent et effacé ? Robert Maltais raconte avec finesse et santé l'interpénétration de deux mondes. D'un côté, les écritures, l'office liturgique, la règle ; de l'autre, l'agitation candide, un athéisme désinvolte, les méandres de l'affection. D'un côté, le miracle, inexplicable, exorbitant, anachronique ; de l'autre, la raison raisonneuse, l'ambition mesurée, la modestie des certitudes. La réconciliation viendra-t-elle ? « Caïn sait maintenant qu'il va mourir. Quand il sera dégagé de la terreur qui le paralyse, il pourra à son tour comprendre. » En peu de pages les questions de fond se renouvellent.



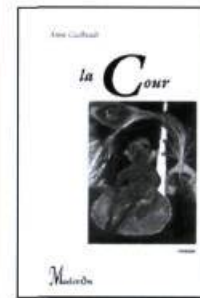
Aux profondeurs

Bernard Marcoux
ÈVE OU L'ART D'AIMER
Hurtubise HMH, Montréal, 2004, 126 p. ; 17,95 \$

Hommage à la femme et à l'écriture. La phrase déploie des volutes généreuses. On s'éloigne, sans cacher son dédain, des phrases inattentives et tronquées et on entre en délices littéraires. Chaque terme, précis dès l'esquisse, appelle quand même dans son sillage d'innombrables cousins ; ensemble, ils raffinent, serrent au plus près, disent au mieux. Mais le style demeure au service d'Ève.



Ses ressources, et Bernard Marcoux n'en ignore aucune, distillent un éloge clinique et chaleureux du corps féminin. La description se peaufine, mais jamais ne disparaît le mystère. « Toujours de dos et de trois quarts, elle recommencerait à peigner ses cheveux, maintenant droite, les bras au-dessus de la tête, et son dos s'animerait. » Modèles entre les modèles, Marcel Proust et Paul Morand fournissent les exergues et explicitent l'intention de l'auteur. Ce premier roman contredit Paul Valéry qui aurait écrit : « Publier, c'est toujours un signe de paresse ».



Anne Guilbault
LA COUR
Maelström, Bruxelles,
2003, 93 p. ; 18 \$

Le roman effectue la navette entre les sentiments du petit bossu et le regard plus distant du narrateur. L'univers se réduit à peu : la cour, l'arbre, les cailloux, des photos. Les personnages sont moins nombreux encore : Millie qui danse, Douce la muette qui exhibe son sexe, la grand-mère prête à aimer pourvu que se taise l'émotion... C'est assez pour que le rêve ouvre ses ailes, assez pour que René tue l'arbre trop bien portant, assez pour que croisse le désir de mourir. À mesure que s'épuise la résistance de René, le rythme s'accélère et l'on passe plus vite du témoignage intime à l'observation du narrateur. Travail d'orfèvre que celui-là.

Beaux délires

Nicolas Dickner
NIKOLSKI
Alto, Québec, 2005, 327 p. ; 22,95 \$

Magnifique et improbable parcours ! De l'informatique à la préparation du poisson, de la recherche universitaire scrutant les ordures jusqu'à la mémorisation des codes postaux, de la surveillance (?) d'une librairie jusqu'à l'intégration au réseau des réfugiés, tous les métiers et tous les délires apportent leur contribution au pot-pourri. Seul absent, réduit à l'état de mention

épisodique, le village de Nikolski qui évoque le père inconnu. Quant à la mère, le fils lui écrit des lettres par centaines. Elles aboutissent à diverses postes restantes où il est possible qu'elles soient réclamées. À première vue, les jeunes que Nicolas Dickner crée et anime auraient de quoi critiquer l'existence, mais ce n'est pas le cas. On vit, on aime, on découvre, on s'attache, on repart. Aucun misérabilisme. Une santé débordante, une écriture emportée et séduisante.

Patrick Ravella
LES FANTASSINS DU CIEL
 Belem, Paris, 2004, 173 p. ; 21,95 \$

À l'autre bout du monde, Liz défie l'Himalaya. Au très occidental Bureau des Ouragans, Émil, son mari, cherche comment diriger les tempêtes vers des zones inhabitées. Chacun des deux entre en contact avec des êtres mystérieux dispensés des contraintes humaines. Dépassant Liz et son sherpa, ils escaladent nonchalamment les pentes les plus abruptes. Dans le monde d'Émil, ils descendent du ciel comme une pluie et ignorent murs et barrières. Ils sont pacifiques, mais les humains, surtout s'ils portent l'uniforme, les ressentent comme une menace. D'où les mensonges, les complots, les attaques. Patrick Ravella préservera l'espoir : il donne finement la parole aux êtres de paix et de sérénité. L'ouvrage empiète intelligemment sur le terrain du fantastique.

Ébauches et promesses

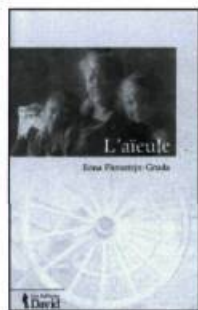


Claudine Paquet
LE TEMPS D'APRÈS
 Guy Saint-Jean, Laval,
 2004, 181 p. ; 19,95 \$

« Un seul être nous manque... », disait le poète. En perdant Patrick, Élise vérifie l'affirmation : tout est dé-

peuplé. Ses réactions sont cependant exemplaires. Élise panse ses plaies en intensifiant son dévouement infirmier, puis, pour échapper à ses souvenirs, elle demande à Paris le dépaysement.

Pendant un temps, les résultats sont décevants. Un séduisant jeune homme s'avère plus distrait que fiable, Rose, la jeune mère rencontrée à Paris, devient un boulet lourd à trainer, la maladie et la mort envahissent de nouveau le décor... Quand la vie se décidera enfin à laisser respirer Élise, celle-ci aura amplement mérité son bonheur. L'auteure réussit assez bien le passage de la nouvelle au roman. Prudemment, elle morcelle son récit, peut-être consciente que le roman requiert un autre souffle. Cela donne de belles lettres qui équivalent à des pauses.



Ilona Flutsztejn-Gruda
L'AÏEULE
 David, Ottawa, 2004,
 262 p. ; 19 \$

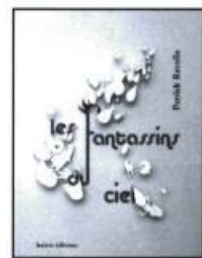
Que cachent les cheveux blancs ? Nul ne le demande, du moins pas avant que l'aïeule quitte sa

réserve et autorise un regard sur ce qui *aurait pu être*. Pas question, cependant, de donner au passé des contours trop nets. Une grand-mère ne peut quand même pas comparer ce que fut sa carrière et ce qui, peut-être, un instant, fut possible. À croire que l'objectif est d'éveiller un doute étonné et prudent : se pourrait-il que la sage grand-mère, dans une autre vie, ait vécu les tentations et peut-être même les faiblesses des temps présents ? L'écriture est souvent hésitante et même gauche à l'occasion, mais l'authenticité compense.

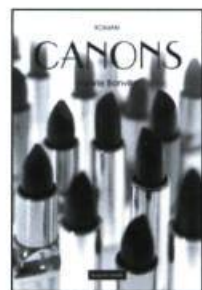
Moins prometteurs

Patrice Dansereau
FASCINATION
 Stanké, Montréal, 2005, 156 p. ; 19,95 \$

« Roman estival », annonce la couverture, sans préciser s'il s'agit d'un hommage à l'été ou d'une grimace jetée à la littérature. À la lecture, on se demande quelle saison convient le moins mal à ces médiocres variations sur les thèmes du voyeurisme et de la taille des organes sexuels. Certes, le récit érotique occupe et mérite sa place en



littérature, mais encore faut-il, pour accéder à ce résultat, qu'il dépasse la génitalité. N'est pas Boccace qui veut.



Valérie Banville
CANONS
 La courte échelle,
 Montréal, 2005,
 286 p. ; 23,95 \$

Mère immergée dans l'industrie des cosmétiques, trois filles à divers stades de la revendication

autonomiste, amants inconsistants, rivalités entre publicitaires du charme, les ingrédients ressemblent à ceux d'une harlequinade. Le reste est à l'avenant. L'adolescente de la famille est initiée au sexe par un macho pressé, un garçon de café à la double carrière console une célébrité menacée de vieillissement, la chirurgie esthétique propose ses miracles, l'amant de la mère bifurque vers la fille... Autant de clichés difficiles à renouveler, autant de banalités que l'on pardonnerait si le récit révélait les psychologies. Dans l'état actuel du parcours, seule l'écriture évoque le professionnalisme. **NEB**